

Hector Berlioz

Les Soirées de l'orchestre

préface de Bruno MESSINA

*Cet ouvrage est publié avec le soutien
du Festival Berlioz et du Musée Hector-Berlioz*

SYMÉTRIE

Publié en collaboration avec



**PALAZZETTO
BRU ZANE**
CENTRE
DE MUSIQUE
ROMANTIQUE
FRANÇAISE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-89-0

dépôt légal : juin 2012

© Symétrie, 2012

Crédits

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage :

Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 061242154

Préface

EN SEPTEMBRE 1854, BERLIOZ EST REVENU à La Côte-Saint-André pour régler la succession de son père. C'est une année difficile. La mort de sa femme Harriet l'a beaucoup affecté. Nombre de ses projets ont avorté. Il n'a pas répondu à la sollicitation pour la direction de la Chapelle royale à Dresde mais Paris ne lui propose rien. Il étouffe dans le milieu musical français. À ce moment du XIX^e siècle, en Europe – et *Les Soirées de l'orchestre* est un ouvrage profondément européen, inscrit dans le mouvement d'une vie musicale européenne que Berlioz connaît bien –, la réaction a majoritairement triomphé. Depuis soixante ans, la France a enchaîné des bouleversements politiques (Berlioz, né en 1803 pendant le Consulat, a connu l'Empire, la Restauration, les Cent-Jours, la seconde Restauration, les Trois Glorieuses – vécues en « auditeur », car mis en loge pour le concours du prix de Rome –, la monarchie de Juillet, la République et le Second Empire). La Prusse, l'empire austro-hongrois et les États d'Italie ont supprimé les constitutions concédées grâce aux révolutions. À Paris, Berlioz semble penser que le calme sera propice à ses compositions et autres projets. Mais cette espérance suscitée par l'Empire ne lui a rien apporté. Isolé quelques jours à Saint-Valéry-en-Caux (lieu cher à Victor Hugo), il respire le large avant l'échec pressenti de sa quatrième candidature à l'Institut (où Louis Clapissou sera élu). Il quitte de nouveau Paris. Voilà six ans qu'il n'est plus venu dans son Dauphiné. Il s'entretient avec sa sœur Adèle de l'opportunité de son remariage. Il retrouve avec joie Casimir Faure, un ami de jeunesse, du

Quatrième soirée

UN DÉBUT DANS LE *FREYSCHÜTZ*, NOUVELLE NÉCROLOGIQUE. —
MARESCOT, ÉTUDE D'ÉQUARRISSEUR.

ON JOUE UN OPÉRA ITALIEN moderne très-plat. Les musiciens sont à peine arrivés que la plupart d'entre eux, déposant leur instrument, me rappellent ma promesse de la veille. Le cercle se forme autour de moi. Les trombones et la grosse caisse travaillent avec ardeur. Tout est en ordre ; nous avons pour une heure au moins de duos et de chœurs à l'unisson. Je ne puis refuser le récit réclamé.

Le chef d'orchestre, qui veut toujours avoir l'air d'ignorer nos délassements littéraires, se penche un peu en arrière pour mieux écouter. La prima donna a poussé un *ré aigu* si terrible, que nous avons cru qu'elle accouchait. Le public trépigne de joie ; deux énormes bouquets tombent sur la scène. La diva salue et sort. On la rappelle, elle rentre, resalue et ressort. Rappelée de nouveau, elle revient, resalue de nouveau et ressort. Rappelée encore, elle se hâte de reparaitre, de resaluer, et comme nous ne savons pas quand la comédie finira, je commence :

Un début dans le *Freyschütz*

En 1822, j'habitais à Paris le Quartier Latin, où j'étais censé étudier la médecine. Quand vinrent à l'Odéon les représentations du *Freyschütz*, accommodé, comme on le sait, sous le nom de *Robin des bois*, par M. Castil-Blaze, je pris l'habitude d'aller, malgré tout, entendre chaque soir le chef-d'œuvre torturé de

Révolution du Ténor Autour du public

AVANT L'AURORE

Le Ténor obscur est entre les mains d'un professeur habile, plein de science, de patience, de sentiment et de goût, qui fait de lui d'abord un lecteur consommé, un bon harmoniste, qui lui donne une méthode large et pure, l'initie aux beautés des chefs-d'œuvre de l'art, et le façonne enfin au grand style du chant. À peine a-t-il entrevu la puissance d'émotion dont il est doué, le Ténor aspire au trône ; il veut, malgré son maître, débiter et régner : sa voix, cependant, n'est pas encore formée. Un théâtre de second ordre lui ouvre ses portes ; il débute, il est sifflé. Indigné de cet outrage, le Ténor rompt à l'amiable son engagement, et, le cœur plein de mépris pour ses compatriotes, part au plus vite pour l'Italie.

Il trouve, pour y débiter, de terribles obstacles, qu'il renverse à la fin ; on l'accueille assez bien. Sa voix se transforme, devient pleine, forte, mordante, propre à l'expression des passions vives autant qu'à celle des sentiments les plus doux ; le timbre de cette voix gagne peu à peu en pureté, en fraîcheur ; en candeur délicieuse ; et ces qualités constituent enfin un talent dont l'influence est irrésistible. Le succès vient. Les directeurs italiens, qui entendent les affaires, vendent, rachètent, revendent le pauvre Ténor, dont les modestes appointements restent toujours les mêmes, bien qu'il enrichisse deux ou trois théâtres par an. On l'exploite, on le presse de mille façons, et tant et tant, qu'à la fin sa pensée se reporte vers la patrie. Il lui pardonne, avoue même qu'elle a eu raison d'être sévère pour ses premiers débuts. Il sait que le directeur de l'Opéra de Paris a l'œil sur lui. On lui fait de sa part des propositions qui sont acceptées ; il repasse les Alpes.

Douzième soirée

LE SUICIDE PAR ENTHOUSIASME, NOUVELLE VRAIE.

ON JOUE UN OPÉRA ITALIEN, etc., etc.
Tout le monde parle à l'orchestre. Corsino surtout a le verbe très-haut ; il gesticule, il s'agite. « Eh bien ! me dit-il, nous avons été rudement secoués hier soir ! J'ai pourtant entendu parler à Paris d'un Français plus impressionnable encore que nous ne le sommes et qui adora la *Vestale* jusqu'à se tuer pour elle. Ceci est une *histoire*, non un *conte*, et prouve que l'enthousiasme musical est une passion comme l'amour. Il faut que je vous dise cela. — Volontiers ! — Écoutons ! — Tais-toi donc, cor Moran ! »

Moran, le premier cor, remet son instrument dans sa boîte et Corsino commence :

« J'appellerai ma nouvelle LE SUICIDE PAR ENTHOUSIASME. »

En 1808, un jeune musicien remplissait depuis trois ans, avec un dégoût évident, l'emploi de premier violon dans un théâtre du midi de la France. L'ennui qu'il apportait chaque soir à l'orchestre, où il s'agissait presque toujours d'accompagner *le Tonnelier*, *le Roi et le Fermier*, *les Prétendus*, ou quelque autre partition de la même école, l'avait fait passer dans l'esprit de la plupart de ses camarades pour un insolent fanfaron de goût et de science, qu'il s'imaginait, disaient-ils, avoir seul en partage, ne faisant aucun cas de l'opinion du public dont les applaudissements lui faisaient hausser les épaules, ni de celle des artistes qu'il avait l'air de regarder comme des enfants. Ses rires dédaigneux et ses mouvements d'impatience, chaque fois qu'un pont-neuf se présentait sous son archet, lui avaient

Première lettre

Sicile, 7 juin 2344

XILEF À SHETLAND

Je viens de me baigner dans l'Etna ! ô mon cher Shetland, quelle heure délicieuse j'ai passée à sillonner à la nage ce beau lac frais, calme et pur ! Son bassin est immense, mais sa forme circulaire et l'escarpement de ses bords en rendent la surface sonore au point que ma voix parvenait sans peine du centre aux parties du rivage les plus éloignées. Je m'en suis aperçu en entendant applaudir des dames siciliennes qui se promenaient en ballon à plus d'une demi-lieue de l'endroit où je m'ébattais comme un dauphin en gaieté. Je venais de chanter en nageant une mélodie que j'ai composée ce matin même sur un poème en vieux français de Lamartine, que l'aspect des lieux où je suis m'a remis en mémoire. Ces vers me ravissent. Tu en jugeras : Enner m'a promis de traduire *le Lac* en allemand.

Que n'es-tu là ? Nous courrions ensemble à cheval ; je me sens plein de verdoyante jeunesse, de force, d'intelligence et de joie. La nature est si belle autour de moi ! Cette plaine où fut Messine est un jardin enchanté ; partout des fleurs, des bois d'orangers, des palmiers inclinant leur tête gracieuse. C'est l'odorante couronne de cette coupe divine, au fond de laquelle rêve aujourd'hui le lac vainqueur des feux de l'Etna. Étrange et terrible dut être cette lutte ! Quel spectacle ! La terre frémissant dans d'horribles convulsions, le grand mont s'affaissant sur lui-même, les neiges, les flammes, les laves bouillantes, les explosions, les cris, les râlements du volcan à l'agonie, les sifflements ironiques de l'onde qui accourt par mille issues souterraines, poursuit son ennemi, l'étreint, le serre, l'étouffe, le tue, et se calme soudain, prête à sourire à la moindre brise !... Eh bien, croirais-tu que ces lieux jadis si terribles, aujourd'hui si ravissants, sont presque déserts ! Les Italiens les connaissent à peine ! On n'en parle nulle part ; les préoccupations mercantiles sont si fortes parmi les habitants de ce beau pays, qu'ils ne s'intéressent aux plus magnifiques spectacles de la nature

acte d'*Angélique et Roland*. J'ai là des munitions qu'on pourra employer contre le deuxième. Grâce aux questions que vous m'adressez et auxquelles je suis en mesure de répondre, j'espère pouvoir vous faire vaincre aussi le troisième, le plus fort et le plus cruel à ce qu'il paraît. À sept heures du soir, donc, après l'ouverture d'*Angélique et Roland* (car il faut pourtant jouer l'ouverture), vous lirez les pages suivantes :

Beethoven et ses trois styles

Par M. W. de Lenz

Voilà un livre plein d'intérêt pour les musiciens. Il est écrit sous l'influence d'une passion admirative que son sujet explique et justifie ; mais l'auteur néanmoins conserve toujours une liberté d'esprit, fort rare parmi les critiques, qui lui permet de raisonner son admiration, de blâmer même quelquefois, et de reconnaître des taches dans son soleil.

M. de Lenz est Russe, comme Oulibischeff, l'auteur de la biographie de Mozart. Remarquons, en passant, que parmi les travaux sérieux de critique musicale publiés depuis dix ans, deux nous sont venus de Russie.

J'aurai beaucoup à louer dans le travail de M. de Lenz ; c'est pourquoi je veux me débarrasser tout d'abord des reproches qu'il me semble avoir encourus en rédigeant son livre. Le premier porte sur les nombreuses citations allemandes dont le texte est hérissé. Pourquoi ne pas traduire en français ces fragments, puisque tout le reste est en langue française ? M. de Lenz, en sa qualité de Russe, parle une foule de langues connues et inconnues ; il s'est dit probablement : Qui est-ce qui ne sait pas l'allemand ? comme ce banquier qui disait : « Qui est-ce qui n'a pas un million ? » Hélas ! nous, Français, nous ne parlons pas l'allemand, nous qui avons tant de peine à apprendre notre langue, et qui parvenons si rarement à la savoir. Il nous est, en conséquence, fort désagréable de parcourir avec un fiévreux intérêt les pages d'un livre, pour y tomber à chaque instant en des chausse-trappes comme